

Compte-rendu du
café philo du 9
décembre 2022

Des cartes distribuées par un mammouth.

La finalité de l'école est-elle de permettre aux
individus de réussir leur vie ?

*Aude Ventura, Norbert Samouna, Grégory
Chibba, Florent Commère, Aymeric Moulin,
Thibaut Magnier*



Introduction

Au sein du lycée et pour tout le monde, élèves, professeurs et autres personnels, la question, habilement tournée, a de quoi faire réagir. Nous n'avons reçu qu'une vingtaine d'élèves et six professeurs, et pourtant, les quelques mille-sept-cents élèves et étudiants du lycée auraient très bien pu assister à cette séance du café philo et participer au débat en partageant des histoires vécues pendant leur parcours scolaire et en donnant des opinions bien personnelles, nourries des expériences diverses et variées vécues tout au long de leur scolarité. Tout le monde, ou presque, a des convictions sur l'école, puisque tout le monde, ou presque, est passé par cette étape.

Aude Ventura, l'organisatrice principale de cette édition du café philo et créatrice du sujet, ouvre la séance en nous rappelant les fondements de la première valeur que l'on associe souvent à l'école : L'égalité. L'objectif premier de l'école, depuis sa transformation essentielle par Jules Ferry, serait d'apporter l'égalité dans la société. Elle permettrait, en étant gratuite et obligatoire de pallier aux inégalités liées aux situations financières des parents et aux différents niveaux d'accès à la culture. Et même si les parents n'ont pas de diplôme particulier, alors leur enfant pourrait, accéder aux études et donc aux diplômes qu'il souhaiterait obtenir.

Ainsi, l'école aiderait à accéder au métier que l'on aimerait exercer. Elle nous rendrait capable de nous élever en tant que citoyen, d'obtenir un poste de haut niveau, dans la fonction publique par exemple. L'animatrice en chef introduit donc une seconde notion : celle de « l'ascenseur social ». En effet, l'école républicaine de Jules Ferry nous aiderait à dépasser les classes sociales dans lesquelles nous nous trouvons à la naissance, qui s'illustrent principalement par le fait d'exercer un métier ou non, par la position que nous occupons dans le monde du travail ou encore par les diplômes que nous avons obtenus pendant notre vie.

Par cet accès à l'éducation et à une certaine culture, les enseignants seraient vraisemblablement capables de former des générations entières de citoyens éclairés, en constante évolution et capables d'atteindre le métier de leurs rêves. Il suffirait simplement de faire preuve de bonne volonté et de travailler en cours. Pour de nombreuses personnes, c'est ça « réussir sa vie ». C'est avec cette définition de la réussite et la question limpide « Est-ce que l'école remplit sa fonction ? » que le débat peut commencer.



L'école républicaine de Jules Ferry

Les réactions se font vives dès le départ. **Lilian** amorce avec l'idée que l'institution nous donne les mêmes cartes à tous. Pour lui, dès la maternelle, l'école met tout le monde sur le même pied d'égalité. Les élèves seraient donc libres ensuite de développer leurs compétences et de réussir.

Anicet poursuit dans le même sens. Il approuve les paroles de Lilian et ajoute qu'en effet, la scolarité assure l'égalité et que beaucoup d'individus réussissent grâce à elle. Un doute commence cependant à émerger. Certes, beaucoup réussissent grâce à l'école, mais ce n'est pas le cas pour tout le monde. Pourtant l'instruction est bien censée être la même pour tous, garantie par les programmes de l'Éducation Nationale.

Avant que quelqu'un ne relève vraiment ce début de doute, **Gwendal** corrige légèrement les dires de Lilian et réutilise l'image des cartes. Il n'est pas réellement d'accord avec son camarade. Elles sont distribuées de manière équitable dès la maternelle et jusqu'à la fin de l'école primaire, mais, selon lui, l'égalité apportée par l'école s'arrête là : A l'entrée du collège. Les trois jeunes hommes se mettent plus ou moins d'accord sur ce dernier point.

Gwendal note ensuite les différences de réputation entre établissements. Il précise que certains élèves peuvent être déçus d'apprendre que tel ou tel collège ou lycée est son établissement de secteur. Cette déception s'accompagne de mythes et légendes ou statistiques hasardeuses sur les écoles en question.

Qui n'a pas entendu, au lycée Paul Langevin, que tel lycée était « meilleur » que le nôtre ou que tel autre lycée avait de meilleurs taux de réussite au baccalauréat et tant d'autres idées qui contribueraient à un certain classement des « meilleurs » lycées de Beauvais, de l'Oise, ou de la région...

Ces problèmes de réputation sont bien réels et mettent en évidence l'argument suivant, qui est développé par **Lysandre**, qui saute sur l'occasion : Non, l'école n'apporte pas l'égalité. La fidèle participante du café philo explique donc que dès l'école primaire, une première discrimination peut apparaître. Les familles aisées peuvent avoir le privilège d'inscrire leurs enfants dans l'école privée, payante. La question, ici, n'est pas tant de savoir si l'école privée est meilleure que l'école publique mais plutôt d'identifier la première étape potentielle de discrimination. Bien sûr, tout le monde n'a pas accès à l'école privée.

Pour Lysandre, l'école n'est pas assez puissante pour détruire les inégalités de naissance. Elle n'agit plus vraiment non plus dans la notion d'ascenseur social. L'élève de 1ère dresse alors un rude portrait de l'école, au sens le plus large, qui inclut les écoles primaires et secondaires, mais aussi les études supérieures.

Selon Lysandre, l'école serait fragmentée en deux parties : Les écoles, collèges et lycées, et études supérieures publiques accueillent une mixité représentative de la société française dans son ensemble. De l'autre côté, les écoles, collèges et lycées et études supérieures privées forment une barrière financière pour les familles en difficulté, qui n'y ont pas accès. Pas de chance, Lysandre estime que les études supérieures privées, ou « les grandes écoles », ont plus de valeur que les écoles publiques. Elles fourniraient peut-être une instruction de meilleure qualité, formeraient des élèves plus compétitifs ou ouvriraient la voie vers des métiers plus convoités par exemple.

Après ce constat, l'assemblée se rend compte qu'au final, l'objectif affiché de l'école n'est pas vraiment atteint et la discussion prend un autre tournant. L'argument est en réalité « L'école n'apporte pas l'égalité et l'ascenseur social est en panne », et les exemples fusent.

Shannon intervient pour illustrer cet argument avec ce qu'elle estime être des inégalités d'instruction entre des territoires différents. Pour elle, et cette impression est basée sur ses observations personnelles, les élèves des écoles des campagnes profondes,

qui seraient moins susceptibles d'avoir accès à la culture de manière simple, sont obligés de travailler plus dur pour pallier à leurs difficultés, ils auraient plus de chemin à parcourir au vu de cet accès à la culture assez réduit.

Alexandre complète l'exemple précédent en disant que ce n'est pas uniquement le cas pour les écoles de campagne. Il a pu observer que l'école pouvait être plus difficile à gérer au sein des grandes villes, dans des quartiers défavorisés, par exemple. Il essaie de nous le prouver en nous racontant que quand il était plus jeune et qu'il habitait dans les Hauts-de-Seine, l'école était plus difficile à suivre. Au contraire, en arrivant dans l'Oise, il considère avoir accès à une instruction « normale », ou qui conviendrait à ce qu'il attend de l'école.

En réalité, les deux exemples précédents illustrent bien le fait que l'école n'arrive pas à établir l'égalité. Elle n'est pas assez puissante pour résoudre les inégalités territoriales. **Norbert Samouna**, le patron incontesté et premier fondateur du café philo, s'empare de l'argument et clarifie le propos : Étant donné que l'école ne nous débarrasserait pas de nos inégalités, elle favoriserait donc une certaine catégorisation, elle nous aiderait à associer des étiquettes aux personnes que l'on rencontre, à les ranger dans des cases.

Yaëlle, actuellement en études de psychologie, a souhaité revenir au lycée Paul Langevin pour un court instant et participer au café philo. Elle apporte alors l'idée que l'école nous aide en effet à construire notre identité. Quand on se présente à quelqu'un, on donne son prénom, son nom, et souvent, son occupation. L'école est utile aux enfants, aux adolescents et aux jeunes adultes pour se trouver une place dans la société, tout comme le métier qu'ils exerceront plus tard pourra les aider dans le même sens. En ce sens, l'école et le travail feraient partie intégrante de notre identité, ils nous définiraient.

Étienne acquiesce et ajoute que l'école a une importance non négligeable dans la vie des individus. A ce titre, elle pourrait même représenter une pression énorme pour celles et ceux qui y ont accès. Elle est si importante que quand on n'est pas en situation de réussite, on peut avoir l'impression d'avoir raté sa vie. L'école serait une source d'angoisse. Etienne illustre son propos avec les termes suivants : « sans bac, pas de métier ».

Lysandre poursuit en émettant l'idée que créer un seul programme qui s'adapterait à tout un chacun est un concept utopique et non réalisable, qui serait donc une source de pression. Si les individus sont uniques, il est alors impossible de se conformer à chacun d'entre eux en n'utilisant qu'un seul programme, même s'il est décliné à partir de la classe de seconde ou de la première... L'école irait donc à l'encontre de l'identité réelle des individus. Lysandre termine avec une question : Que fait-on des personnes non adaptées au système scolaire ?

Dans le même sens, **Raphaël** considère que l'école construit et évalue des compétences très ou trop précises, qui ne s'adapteraient pas aux individus. Celles et ceux qui ne se conforment pas à ces compétences sont donc bien dans l'embarras. Ainsi, quelqu'un qui n'aurait pas d'utilité à étudier les mathématiques, ou telle ou telle langue vivante, ou encore l'histoire et la géographie se retrouverait piégé dans un système qui ne lui convient pas.

On peut croire cependant que l'école est justement là pour apporter une base solide de connaissances et de compétences associées à des disciplines d'intérêt général, pour former des citoyens qui pourraient contribuer au bien commun. Par exemple, il est bon d'apprendre en cours de sciences que le changement climatique est réel. Il est bon aussi d'apprendre en cours d'histoire que la Seconde Guerre mondiale était horrible, comment elle est arrivée, et pourquoi on ne devrait pas reproduire certains schémas de cette période. Il est bon d'apprendre d'autres langues pour pouvoir communiquer et voyager.

En revanche, ces compétences ne sont pas forcément les seules qu'on pourrait attendre d'un citoyen. Alors, l'école ne suffirait pas pour atteindre ce statut. Les

connaissances et compétences acquises en dehors du système scolaire pourraient aussi être utiles.

Grégory Chibba, professeur de philosophie et fin vulgarisateur profite de cette idée émergente pour recentrer le sujet de manière simple : Au départ, pourtant, l'école de Jules Ferry a été créée pour former des « citoyens ».

Simon réagit et précise qu'il a l'impression de travailler à l'école pour trouver un travail et non pour se former en tant que citoyen. L'argument que **Raphaël** a évoqué précédemment gagne en puissance : Si être citoyen, c'est participer à la société, et que l'école est censée nous former à la citoyenneté, alors il lui manque beaucoup de compétences à explorer.

Shannon continue et ajoute qu'à l'école, on ne s'occupe pas assez des « vraies » compétences de la « vraie » vie, même celles qu'on associe souvent avec la recherche d'un travail. C'est un argument qu'on entend souvent et qui mérite d'être exploré. Elle précise : Quand apprend-on à rédiger un CV par exemple ? Tout de même, Shannon admet l'utilité des cours d'Éducation Morale et Civique, quoiqu'assez peu nombreux.

Macéo nous rappelle aussi une autre valeur citoyenne qu'il appelle « l'éducation sociale ». En réalité, pour lui, l'école échoue également dans son rôle de socialisation. Pourtant, c'est également un de ses objectifs principaux. Les élèves, en rentrant dans le système scolaire, sont confrontés à des personnes qu'ils ne connaissent pas, et sont censés apprendre à vivre en société, en respectant certaines règles qui assurent le bien-être en communauté. Macéo illustre cet échec en évoquant les soucis trop fréquents de harcèlement, ou même l'ambiance générale des établissements scolaires, entre conflits, bagarres et moqueries. L'école a du mal à rectifier ce manque « d'éducation sociale ».

Après tous ces témoignages et arguments, le bilan est accablant. **Aude Ventura** synthétise : Tout le monde s'accorde à dire que l'école ne remplit pas sa mission, l'objectif affiché de former des citoyens n'est donc pas atteint. **Grégory Chibba** demande si les conditions d'apprentissage sont acceptables : Est-ce que rester assis dans des petites salles avec trente-cinq autres élèves de huit heures du matin à cinq heures du soir est une situation idéale ? **Norbert Samouna** simplifie : Tout ça, c'est un peu nul, non ? Ça ne sert pas à grand-chose en réalité, non ?

Sabrina confirme. Elle est arrivée en France en 2021 après avoir passé la plus grande partie de sa vie en Afrique. Selon elle, ce n'est pas l'école qui lui a appris à parler français. Les savoirs enseignés dans le système scolaire ne reflètent pas les réels besoins de ses élèves, ou des individus en général. Ainsi, l'institution laisserait les individus se débrouiller avec leurs inégalités de naissance. Sabrina rajoute que l'école est toujours associée à des attentes d'un autre temps. Elle clarifie : La filière générale, qui valorise des savoirs « académiques », dispensés dans des matières très diverses, a bonne réputation. Beaucoup de parents favorisent cette voie pour leurs enfants, en pensant leur donner toutes les chances pour réussir dans la vie. En vérité, on s'aperçoit que la filière professionnelle permet d'accéder beaucoup plus rapidement à un premier emploi, même si elle peut parfois souffrir d'une réputation moins glorieuse.

Florent Commère, professeur de mathématiques et participant fidèle du café philo, s'empare de l'exemple de Sabrina et illustre davantage : Certains de ses amis, ayant réalisé une thèse, n'estiment pas avoir réussi leur vie et ne trouvent pas de travail, malgré la réputation très importante que l'on associe à la thèse, point culminant des études universitaires. Il façonne alors sa question : Pourquoi ces gens-là n'ont-ils pas de travail ?

Lilian bondit : Les attentes de l'école et des patrons ne sont pas les mêmes. Si l'on estime que sa mission est de faire en sorte que les individus réussissent leur vie, en les formant au monde du travail, alors l'école ne peut pas réussir dans sa mission puisque les « patrons » n'en n'ont que faire des savoirs « académiques ».

Après ce tournant décisif, **Aude Ventura** précise : La mission de Jules Ferry n'est donc pas réalisable et dans tous les cas, l'école n'est pas vraiment faite pour réussir. **Florent Commère** ajoute qu'en effet, Pierre Bourdieu dit que « l'école justifie les inégalités », elle n'a pas vocation à les détruire.

Yaëlle achève la première partie du débat sur une note tout de même positive, comme pour réparer les torts faits au système scolaire. Selon elle, l'école forme quand même au vivre-ensemble : l'étudiante en psychologie, avec un clin d'œil à peine dissimulé, évoque le rôle important du café philo dans la vie des élèves, ou plus généralement le rôle de l'école dans la rencontre avec l'autre. Elle note cependant l'intervention de Macéo sur le harcèlement et acquiesce : Parfois, cette formation au débat, cette éducation sociale, n'est pas vraiment faite de bonne foi, elle n'est parfois pas sincère et ne montre pas réellement la volonté des établissements et de leurs nombreux et divers acteurs d'aller vers le meilleur.



L'école ne fonctionne pas, qu'est-ce qu'on fait ?

La première moitié de cette séance du café philo peut paraître, à première vue, un peu décourageante, mais la réflexion ne doit pas s'arrêter ici. En effet, on pourrait se contenter de dire « l'école, c'est nul, ça ne sert à rien et elle ne nous aide pas », mais c'est justement après avoir fait ce constat que l'on peut réellement commencer à proposer des solutions.

Si l'on part du principe que le système scolaire entretient les inégalités dans la société, et que sa mission initiale a échoué, alors quelles sont les solutions que l'on pourrait apporter à cette institution ? Est-ce qu'il s'agit donc de changer le système scolaire ? Est-ce qu'il s'agit de revoir nos attentes, c'est à dire se contenter du système que l'on a et estimer que l'on pourrait réussir notre vie par d'autres moyens ? Est-ce qu'il s'agit de revoir notre définition même de ce qu'est « réussir sa vie » ?

Anicet commence. Il prend l'exemple d'autres pays, ou d'autres systèmes scolaires où les élèves sont catégorisés par niveau de compétences et pas forcément par âge, comme on peut le faire en France. Il propose aussi d'avoir des filières plus souples, un peu comme notre système de spécialités, qui permettraient aux élèves de choisir les enseignements qu'ils veulent privilégier. On connaît aussi d'autres systèmes scolaires où les élèves ont cours le matin et en début d'après midi puis sont libres d'aller pratiquer leurs loisirs dans des clubs. Dans d'autres pays encore, comme les États-Unis, il y a des cours de sport ou des cours de pratique culturelle qui donnent naissance à des vocations et à des athlètes et artistes de très haut niveau, dès la fin du collège par exemple.

Toutes ces solutions sont envisageables, si on consacre des moyens pour les réaliser, mais en réalité, on pourrait les résumer en un mot : des réformes. Les réformes sont difficiles à appliquer, ce n'est un mystère pour personne. Les différents ministres de l'Éducation Nationale en ont fait les frais pendant des années, en proposant, tour à tour, leur vision d'une école plus « juste », plus « égalitaire », plus « ambitieuse », souvent accompagnée de nouveaux programmes et réductions d'effectifs.

A chaque occasion, une très grande partie des professeurs et des personnels des écoles s'oppose à ces réformes, qui sont souvent vécues comme un moyen de « dégraisser le mammoth », comme l'a dit Claude Allègre, un ancien ministre de l'Éducation Nationale. L'objectif serait simplement de faire des économies, en supprimant des postes de professeurs, infirmiers, conseillers d'orientation... Bref, réformer l'école, ce n'est pas simple et ça demande des investissements et un temps conséquents. Si l'on veut proposer des solutions plus personnelles, ce n'est pas gagné.

Norbert Samouna nous aide un peu et nous redirige : L'école est gérée par l'élite, non ? Le gouvernement décide de ce qu'est l'école, non ? Et les patrons décident si les compétences étudiées à l'école leur sont utiles, non ?

Vincent propose une hypothèse : Si l'Éducation Nationale fonctionne comme elle le fait aujourd'hui, et qu'elle est réellement gérée par l'élite, c'est que la société a besoin d'inégalités, elle a besoin d'individus qui réussissent leurs études et d'autres qui « échouent ». Les postes « plus accessibles » seraient alors réservés à ceux qui font des études courtes et les postes « à responsabilité » seraient réservés à ceux qui font des études longues. C'est peut-être un modèle qui fonctionne. Celui dans lequel on vivrait actuellement.

C'est à ce moment qu'une distinction importante pour le reste de notre débat commence à apparaître. Peut-être que « réussir sa vie », après tout, ça ne devrait peut-être pas dépendre du travail que l'on effectue. Peut-être qu'exercer un travail « plus accessible », pour réussir sa vie, c'est tout aussi viable qu'un travail « à responsabilité ».

Antony commente alors. Peut-être que « réussir sa vie », c'est simplement accéder à un métier qui nous convient, pas forcément un « bon » métier, ou le métier de nos rêves.

Lilian continue. Pour lui, réussir sa vie, c'est pouvoir profiter de son temps libre grâce à un confort financier assuré par son métier.

Shannon réagit et nous lit une citation d'Alain (Emile-Auguste Chartier de son vrai nom). « Le but de toute instruction publique est de rendre à chacun son propre esprit et de l'exercer à son principal usage, qui est de n'avoir égard ni à l'argent, ni à la force, mais seulement au vrai et au juste ». Alors, l'école nous servirait à réussir notre vie dans le sens où elle nous permettrait d'atteindre une situation financière confortable.

Mais Shannon continue et nous rappelle des notions de sociologie. Réussir sa vie, pour beaucoup d'individus, ce serait accéder à une classe sociale plus élevée. Cette « mobilité ascendante » serait suffisante, et accéder à un niveau de vie plus aisé que celui de ses parents serait l'objectif en soi.

Et toutes ces options sont raisonnables, tous les participants s'accrochent à l'une ou l'autre définition de ce que c'est « réussir sa vie ». **Grégory Chibba** s'amuse alors : Ce n'est pas facile de dire ce que c'est « réussir sa vie ». C'est très personnel, très intime.

Pour continuer, **Aude Ventura** nous mène davantage et nous propose d'autres pistes : Qu'en est-il du lien entre l'école et la société en général ? Si l'école ne fonctionne pas, peut-être que c'est parce qu'elle s'inscrit dans une société dans laquelle elle ne peut pas fonctionner, ce n'est pas simplement qu'elle échoue sans raison. Alors, si on est tentés de revoir le fonctionnement de l'école, il faudrait en même temps revoir le fonctionnement de notre société.

Simon s'aventure sur cette hypothèse. Le fait qu'on dise que réussir sa vie c'est avoir le travail que l'on souhaite ou gagner beaucoup d'argent serait peut-être dû au fait que l'on soit dans une société qui valorise l'argent et le travail au-delà d'autres aspects de la vie. Si l'on se trouve réellement dans une société capitaliste, alors ce serait naturel de se concentrer sur ce qui peut nous faire gagner de l'argent.

Mais Simon poursuit, dans un monde idéal, réussir sa vie, ça pourrait être autre chose : Fonder une famille, voyager, faire aboutir des projets personnels. **Norbert Samouna** rajoute « s'enrichir culturellement ». **Aude Ventura** se permet une remarque bien sentie : Alors l'argent serait uniquement un moyen, et pas une fin en soi. Gagner de l'argent, c'est bien, mais savoir ce que l'on veut en faire, c'est mieux.

Sabrina prolonge la réflexion. L'argent n'est pas forcément une priorité pour beaucoup d'individus. À partir de ses propres observations, Sabrina nous raconte qu'elle a connu des gens qui vivaient dans des tentes et qui, selon elle, étaient heureux. En effet, il faudrait se contenter des petits bonheurs de la vie quotidienne, accessibles à tous niveaux, ou pour toutes les classes sociales. Elle reprend l'adage « l'argent ne fait pas le bonheur » et ajoute une citation qu'elle associe à Bob Marley : « Aime la vie comme elle t'aime ». Si l'on explore son point de vue, la vie nous fournirait déjà, de base, tous les plaisirs et toutes les clés pour être heureux, il suffirait de s'en rendre compte et de s'en emparer.

Aude Ventura répond ainsi : Est-ce que réussir sa vie c'est forcément « être heureux » ? C'est alors qu'une longue métaphore basée sur les jeux vidéo s'ensuit. **Étienne**, expert en la matière, nous dit : « la fatalité de la vie, c'est de la réussir ». Il précise que pour lui, réussir sa vie, ce ne serait pas « atteindre un objectif », par exemple, en atteignant un niveau de confort financier acceptable, ou en arrivant à être heureux. Au contraire, ce serait plutôt le chemin que l'on parcourt pour arriver à cet objectif. Étienne poursuit sur les jeux vidéo : Après avoir terminé un jeu vidéo, on s'ennuie. Ce qui est intéressant, c'est plutôt le fait d'avoir un but et de tout mettre en œuvre pour l'atteindre.

Yâlle reformule d'une autre manière. Le fait d'atteindre un objectif, ce serait un peu comme un plaisir éphémère, puisque la situation ne peut pas vraiment se répéter et

est ponctuelle. Au contraire, l'aventure vécue serait plutôt un plaisir durable, plus long, qu'on peut revisiter dans nos souvenirs.

Macéo, quand à lui, trouve l'intervention d'Étienne un peu déprimante. Atteindre des objectifs n'aurait donc pas vraiment d'utilité ? Pour lui, cette réussite est un plaisir durable en soi, puisqu'on peut aussi la revisiter et se dire « je suis fier de ce que j'ai fait ».

Lilian, lui, pense que, de toute manière, la vie est une succession d'objectifs, elle ne s'arrête vraiment jamais. Si l'on pense au sujet de l'école, cela pourrait être « obtenir son baccalauréat », qui deviendrait ensuite « fonder une famille », ou « trouver un travail », ou « voyager »...

Simon explore et conclut la métaphore des jeux vidéo : La vie se composerait de « micro-objectifs » et « d'objectifs principaux », à la manière d'un jeu dans lequel il y aurait des quêtes annexes et une quête principale. Le jeu, ou la vie, ce n'est pas uniquement la quête principale ou l'objectif principal, c'est aussi tout ce qui se trouve à côté. En réalisant tous ces objectifs, on pourrait donc regarder en arrière et se dire « j'ai fait tout ça, j'ai réussi dans tous ces domaines ». **Grégory Chibba** finit alors : « Réussir sa vie, c'est ne pas la regretter ».

Leïna reprend le thème de l'école. Cette institution nous permettrait donc d'atteindre certains objectifs, mais pas tous. Si l'on considère que réussir sa vie c'est « atteindre des objectifs », alors l'école n'échoue pas entièrement, et contribue même parfois à la réussite, en fournissant des objectifs divers et variés à atteindre lors de la scolarité.

Aude Ventura et **Lilian** proposent une conclusion succincte : S'il y a un problème à l'école républicaine et qu'elle ne reflète pas les besoins des individus et des élèves, il faudrait la changer, la rendre capable d'évoluer avec les individus et la société. L'enseignante se permet à son tour un clin d'œil à ses collègues : Peut-être que l'école évoluerait si l'on passait plus de temps à débattre réellement dans des conditions convenables. Bref, il nous faut plus de café philo.



Conclusion

Au tout départ, il est relativement difficile de se dire que l'institution dans laquelle on se trouve est dysfonctionnelle. L'école a un rôle tellement important dans la vie de nos jeunes participants que l'on se démène pour la défendre. Après tout, les individus sont libres de réussir puisque, normalement, le système scolaire fonctionne de la même manière pour tout le monde.

Au fur et à mesure, tout le monde s'est ravisé : L'école échoue dans ses missions, que ce soit l'apport de l'égalité, la création d'une identité pour ses élèves, et même dans la construction des savoirs et compétences qu'elle est censée enseigner. On a parlé des inégalités hors de contrôle, du mal-être des individus non adaptés aux programmes de l'école, de la pression qu'elle crée chez les jeunes et aussi de la déception de ne pas trouver de travail, même après de longues études.

Cependant, la question ne s'arrête pas là, et heureusement. Les élèves proposent des solutions. Il faut réformer l'école, et de nombreux visionnaires politiques l'ont fait ou ont essayé de le faire. Mais la conclusion que l'on tire de notre sujet, au final, c'est plutôt que l'école n'est qu'un reflet de la société dans laquelle on vit, et donc, si l'on veut changer l'un, il faut changer l'autre. Alors, il faut revoir ce que veut dire « réussir sa vie », en considérant que le confort financier ou même le bonheur ne sont pas les seuls buts à atteindre dans une vie.

Norbert Samouna termine la session avec des pistes de réflexion pour les participants du café philo : Le système scolaire nous aide à construire certaines compétences, à réussir dans certains aspects de la vie, mais pour aider les individus dans de plus nombreux domaines, est-ce que l'école pourrait enseigner plus de savoirs, comme du sport, des arts ou d'autres activités ? On a pu l'observer dans d'autres pays, pourquoi pas le nôtre ?



Merci aux élèves de la MDL de nous accueillir et de participer à l'organisation du café philo.

Thibaut Magnier